



# La grande prostituée

---

*Marc Legrand*

Une fois de plus, le maire de la ville accusait les opposants à la légalisation de la pédophilie d'être à l'origine de l'attentat. Selon le décompte officiel, le nombre de victimes dépassait les quatre cents et l'on déplorait plus de deux mille blessés, dont un quart se trouvait dans un état critique. À la télévision, les images se succédaient. Enfants et adultes brûlés au troisième degré. Visages en pleurs ou informes. Membres en lambeaux. Bracelets fondus encore attachés aux poignets de leurs défuntes propriétaires.

Les autorités assuraient que les hôpitaux étaient capables d'absorber le surplus d'arrivants. L'armée quadrillait le centre-ville. Tout au plus envisageait-on de fermer l'esplanade pour la nuit, ce qui n'avait pas manqué de provoquer l'ire des touristes sexuels et des consommateurs autochtones. Les jeunes prostitués seraient temporairement relogés dans des hôtels de la banlieue. J'avais moi-même croisé plusieurs fillettes dans le lobby, tout à l'heure. Sans doute avaient-elles depuis trouvé quelque client.

Un peu en retard, j'éteignis enfin le poste et sortis.

Dans la rue, les cafés étaient bondés, preuve qu'il en fallait davantage pour impressionner la population. Plus tôt, mon rédacteur en chef avait appelé afin de s'assurer que j'étais toujours en vie. Il voulait surtout que je lui envoie quelque chose à publier dans l'édition du lendemain. L'attention des lecteurs japonais avait grandi depuis les récentes attaques et le meurtre de Haile, notre précédent correspondant dans cette mégapole qu'on appelait de manière informelle « la capitale du monde ».

D'un pas alerte, je traversai la chaussée en me faufilant entre les véhicules électriques ronronnants, le point de rendez-vous à portée de vue. Tandis que les derniers feux du jour faisaient miroiter les gratte-ciel du quartier, je décidai de m'installer en terrasse dans l'espoir de surprendre une conversation intéressante. L'un des serveurs ne tarda pas à me déranger. Je n'avais pas très faim mais je m'obligeai à commander une assiette de charcuterie à base de porc, de peur de passer pour un terroriste.

C'est alors que je l'aperçus, regardant dans ma direction, immobile sur le trottoir. Une femme. Peut-être dans la vingtaine. Les cheveux noir de jais, la silhouette élancée et les yeux luisant comme ceux d'un chat surpris au crépuscule. J'aurais mis ma main à couper que cette beauté était une trans.

Elle arriva bientôt à ma hauteur et s'assit.

— Tu es seul ?

— Oui. Ce bon vieux Gorsky n'est pas en avance.

C'était ce que je devais répondre à mon contact, mot pour mot. Précaution exigée par ce dernier pour qu'il soit en mesure de m'identifier et me parle ensuite librement.

— Kara, fit-elle en me tendant la main.

Elle avait souri. Ses yeux brillaient de plus belle dans la pénombre. Inestimable spectacle.

— Carlos.

Un haut-parleur placé à proximité se mit soudain à cracher que les taux de radiation, mesurés en plusieurs points de la cité après l'attentat nucléaire de la veille, étaient inférieurs à ceux annoncés par le ministère de la santé.

Je repoussai mon assiette d'un revers de main et saisis le calepin que je dissimulais dans ma veste.

— Non. Pas ici.

Je hochai la tête.

— Je connais un endroit intéressant.

Ma compagne d'un soir ne mentait pas. Elle m'emmena au sommet de l'une des plus hautes collines de la ville. Non sans enfreindre un arrêté qui y interdisait tout rassemblement, depuis que les fondamentalistes religieux avaient fait exploser leur premier engin atomique six mois plus tôt. Un rendement de 0,5 kilotonne, soit l'équivalent de 500 tonnes de TNT. Le bilan avait été particulièrement meurtrier. Puis les attaques à la mini-nuke s'étaient poursuivies, de plus en plus fréquentes et précises.

Je contempiais la métropole et le brasier, au loin.

— Tu viens ? demanda-t-elle dans mon dos.

De là où je me tenais, je pouvais voir l'esplanade, le centre historique et les derniers lieux de culte écrasés par les tours gigantesques qui semblaient grimper jusqu'au ciel, comme, bien avant elles, les ziggourats babyloniennes. Je devinais le

bruit du trafic en contrebas, et une odeur hybride de métal chaud et d'olivier sauvage parvenait jusqu'à mes narines. Miniaturisée, je me souvenais que la bombe tenait dans un havresac. Kara et moi nous trouvions à environ sept kilomètres du point zéro.

La jeune femme toucha ma nuque. Je me retournai.

Elle était entièrement nue et offrait à mon regard un corps ciselé à la perfection. La nuit tombée, ses yeux scintillaient comme si une minuscule bougie brûlait à l'intérieur de chacun d'eux, cependant qu'une très longue queue grisâtre et soyeuse dansait et s'enroulait autour de sa cuisse droite.

— Je te plais ?

— C'est... fascinant.

La transhumaine parut satisfaite et recula lentement. Elle se cambra ensuite et creusa les reins bien plus vite qu'aucune contorsionniste n'aurait pu le faire. Son bassin et ses jambes n'avaient pas bougé d'un pouce. Je la vis alors faire pivoter son tronc dans un discret craquement d'os et de ligaments, étirer les bras jusqu'à toucher le sol et passer sa tête entre ses genoux. Kara me fixait. Contente de son effet. Quant à moi, j'étais aux anges et ne perdais pas de temps pour me déshabiller.

Après coup, je me demandais quel âge avait réellement ma partenaire. Je savais que bon nombre de femmes avaient recours à la thérapie génique pour s'offrir une cure de rajeunissement spectaculaire. Qui plus est dans cette région du monde. Mais la perspective d'apprendre que Kara avait vu le jour au siècle dernier, avant ma propre mère, ne m'excitait guère. Par chance, elle n'aborda pas le sujet quand nous eûmes fini de nous amuser et se montra loquace sur à peu près tout le reste.

Elle affirma être née sur les rives de la mer Caspienne puis avoir émigré ici, seule. Au moment où les autorités avaient fait démolir la plus vieille synagogue de la cité, pour construire l'un des plus imposants casinos du continent. Je me souvenais de cet événement comme s'il était survenu hier. Je ne sais pas si la jeune femme avait déjà obtenu qu'on manipule son patrimoine génétique avant de s'installer dans la onzième région, mais elle m'en précisa la raison première. Le cancer.

Question de vie ou de mort, selon ses propres termes.

Une fois guérie, Kara avait décidé d'aller plus loin en épuisant les bienfaits de la génothérapie : traitement d'une tare visuelle héréditaire et d'une névrose, élimination de douleurs persistantes aux vertèbres cervicales, ralentissement puis réversion du processus de vieillissement cellulaire et enfin adjonction de gènes de

cinq espèces différentes de félins. Je soupçonnais aussi des pratiques encore illégales permettant, entre autres, de respirer le plus naturellement du monde dans une atmosphère saturée en dioxyde de carbone.

Au matin, j'obtenais de mon contact les coordonnées de l'un de ses amis qui avait subi plusieurs interventions géniques similaires. Son motif initial était tout autre. Lui voulait concourir aux Jeux transhumains, le mois suivant. À l'origine, son infirmité et ses aptitudes sportives de haut niveau le destinaient aux Jeux paralympiques mais ceux-là, bien sûr, avaient été annulés faute d'un nombre suffisant de délégations et de participants. Cela pouvait faire l'objet d'un article captivant. Il ne me fallait toutefois pas perdre de temps. L'intéressé serait à bord d'un vol supersonique pour Lagos le surlendemain.

Je pris donc congé, repassai à l'hôtel puis empruntai le métro à sustentation électromagnétique, jusqu'à l'aéroport international où devait atterrir le doyen de l'humanité, Saïd Mammeri, dont je savais qu'il donnerait une conférence de presse faussement improvisée. Je me devais d'être là.

Sur le chemin du retour, j'observais les passagers de la voiture où je me trouvais. Toutes les langues, tous les peuples semblaient s'être rassemblés autour de moi. Depuis la division de la planète en dix régions et la promotion officieuse de la grande cité au rang de capitale du monde, celle-ci était devenue le pôle de commandement le plus puissant, le plus riche et le plus dynamique qui ait jamais existé. Ces changements géopolitiques avaient attiré dans la ville des hommes et des femmes du monde entier.

La liste était sans fin. Créateurs, aventuriers, investisseurs et déviants. Ambitieux, scientifiques, entrepreneurs et banquiers. Marginaux, industriels, soldats et politiciens. Mystiques, fous, écologistes et criminels. Toutes les tribus, toutes les nations. Attirés par les richesses et les biens, la licence sexuelle absolue, l'indifférence maquillée en tolérance, l'esprit de meute déguisé en fraternité. Et à la tête de l'archipel urbain mondial d'où toutes ces âmes provenaient trônait en reine...

— La grande prostituée.

Je me figeai. La rame se déplaçait en silence mais bien des gens conversaient ou riaient. Aussi j'ignorais à qui s'était adressé l'Inuit adolescent.

— Excusez-moi ?

— La prostituée, répéta-t-il.

Je saisis mon vieux téléphone et le pris en photo. Il ne sembla pas s'en rendre compte.

— De quoi parlez-vous ?

— De la ville. De la grande ville !

Peut-être avais-je affaire à un illuminé. Ou à un indigent. Car malgré l'instauration du revenu minimum universel, il demeurait un nombre assez conséquent de réfractaires qui préféraient vivre dans la pauvreté. À la manière de ce qu'on observait encore une génération plus tôt, temps que ce jeune homme n'avait a priori pas connu.

— Vous voulez parler de Babylone la grande, c'est ça ?

Son visage s'éclaira soudain, comme si j'avais répondu exactement ce qu'il attendait. Je poursuivis donc la discussion, tandis que la rame ralentissait et qu'on se pressait aux portes. J'ignore s'il y avait un rapport de cause à effet mais je perçus une forte odeur, presque entêtante, que j'identifiai comme étant du jasmin. Sans savoir d'où elle pouvait bien venir.

Mon interlocuteur était bavard. Je l'écoutai avec une attention non feinte tout en mâchant une gomme que je crachai rapidement dans un mouchoir. Mes mains étaient moites. Étais-je nerveux ? Ma tête me tournait et ma vue se troublait par intermittence. Je faillis interrompre l'entretien puis me ravisai. Après quoi ma gêne disparut comme par enchantement.

Le jeune Inuit — en fait un Aléoute, m'expliqua-t-il — était convaincu que nous vivions les derniers temps du monde tel que nous le connaissions. Que le feu du ciel allait bientôt tomber sur la cité que l'humanité s'était donnée pour capitale et l'engloutir en une heure, mettant ainsi fin à son règne démesuré. Rien de bien neuf, à vrai dire. Ce discours, je l'avais souvent entendu. En ce lieu et ailleurs. Pourtant, il m'avait laissé le cœur serré, écrasé par une sourde angoisse. Presque prémonitoire.

Quand il eut fini, je descendis à mon tour.

Sur le quai, j'examinai la voiture qui repartit sans un bruit et tentai de l'apercevoir pour lui faire signe de la main. Peine perdue. L'adolescent avait disparu.

Je regagnai ensuite la surface.

Les nombreux capteurs installés par la municipalité que je croisais sur mon chemin indiquaient que la qualité de l'air était optimale, nonobstant une légère pollution radioactive. Personne ne semblait s'en soucier. Les rues étaient plutôt animées, parfois bondées. L'après-midi s'annonçait ensoleillée et je respirai à pleins

poumons les senteurs des arbres, des plantes et des jolis massifs de fleurs. Je n'aurais jamais pensé que Sodome pouvait être aussi agréable en cette saison.

Bien sûr, je pris des photos.

Au bout d'un moment, je passai devant un magasin de grande taille spécialisé dans la vente de robots destinés, pour la plupart d'entre eux, à satisfaire les fantasmes sexuels de leurs futurs possesseurs. Comme chacun sait, il en existe un à Paris où s'approvisionne l'élite de nombreuses anciennes nations. Mais celui-ci était connu pour ne présenter que des modèles dernier cri. Aussi décidais-je d'entrer. S'y bousculaient toutes sortes de gens, seuls, accompagnés, voire en famille.

Une vendeuse ne manqua pas d'approcher.

— Bonjour. Désirez-vous une visite guidée ?

— Volontiers.

Les cheveux soigneusement coiffés, la tenue impeccable, le visage impassible, elle se situait à équidistance entre l'hôtesse de salle de jeux et la secrétaire attachée à un ambassadeur.

La jeune femme m'invita à la suivre.

— Parfait.

Bien entendu, je me gardai de lui préciser ma qualité de journaliste. J'eus droit à un exposé détaillé des machines disponibles. Je posai des questions sur les zooïdes qui faisaient fureur dans cette partie du globe. Ils semblaient être tous là. Chiens. Chats. Singes. Chevaux. Oiseaux. Poissons. Rongeurs. Moutons. Loups. Une vraie animalerie. J'en avais le tournis.

Mon guide pointa une autruche.

— Ce modèle est en promotion. Il est programmé pour prendre des initiatives. En état de veille, le zooïde peut entrer en mode « chaleurs » et vous provoquer sexuellement. La notice est un peu complexe tant les possibilités sont grandes. Libre à vous de répondre aux avances du modèle ou pas. Dans ce dernier cas, le robot enregistre et analyse vos réactions pour...

Je l'interrompis d'un geste courtois.

— Qu'avez-vous comme xénoïdes ?

— Des robots ayant la forme d'animaux préhistoriques, pour le début de gamme. Puis des formes que l'on rencontre dans les fictions des deux derniers siècles. Enfin, des entités inclassables. L'imagination est la seule limite. Vous avez aussi la

possibilité de commander un modèle entièrement customisé. Je vous conseille la personnalisation d'après un patron qui a déjà fait ses preuves. Cela évite les retours.

Je scrutai les environs. C'était immense. Évidemment, il y avait de nombreux endroits où le client potentiel pouvait juger de la marchandise dans l'intimité. Ainsi que l'exigeait la tradition observée dans ce type de grande surface, vous aviez droit à deux essais. Trois pendant les soldes. Les gens pouvaient penser ce qu'ils voulaient du capitalisme et du consumérisme, leurs promoteurs ne manquaient pas d'un certain sens de l'humour.

De mon côté, je replongeai.

— Très intéressant mais...

— Vous ne semblez pas convaincu. Souhaitez-vous que je vous montre nos derniers arrivages de pédoïdes ?

Je secouai hâtivement la tête.

— Plutôt un modèle féminin.

— Version adulte, j'imagine ?

— C'est bien ça.

À ces mots, la vendeuse s'avança dans ma direction et se colla contre moi. Plongeant son regard dans le mien. Je n'avais rien vu venir. Puis elle m'embrassa à pleine bouche.

Je devais bien l'admettre, elle savait y faire.

— Je vous ai observé depuis notre rencontre et je suis tout à fait convaincue qu'un gynoïde de ma génération conviendrait parfaitement à une personnalité telle que la vôtre.

Je devais rêver. Elle n'avait pas pu dire cela.

— Vous êtes une machine ?

— Absolument.

Le robot m'expliqua qu'elle figurait un modèle conçu pour toutes sortes d'usages, du récréatif au défoulement pur. Par cette dernière expression, je compris que moyennant une grosse somme d'argent, je pourrai disposer du gynoïde pour une durée indéfinie. À charge pour moi de le faire réparer si besoin, ou si je le jugeais nécessaire. La plupart des clients sadiques préférant de loin un modèle de plus en plus endommagé, le passage par l'atelier de réparation n'intervenait qu'en dernier recours.

Cependant qu'une autre vendeuse prenait discrètement sa place, je sortis du magasin avec elle, mon compte bancaire allégé de quatre mille unités. Mais je savais que je ne le regretterai pas. De plus, je pourrais toujours lui poser quelque question utile avant de m'occuper de son cas. Histoire d'écrire un autre article et de joindre l'utile à l'agréable.

Pour un peu, je me serais presque plu ici.

Tandis que nous marchions, je me remémorais comment tout cela était arrivé. Au prix de nouveaux bains de sang, la démocratie avait été installée d'une extrémité de la Terre à l'autre. Mais les dirigeants s'étaient bien gardés de légitimer leurs réformes par un trop grand nombre de scrutins. On n'avait pas demandé aux huit milliards d'êtres humains âgés de plus de quinze ans de légaliser la pédophilie et l'inceste puis, six mois après, d'approuver l'instauration du revenu minimum universel et la suppression des impôts.

Non, toutes ces propositions avaient été savamment mêlées les unes aux autres. Et parce que chacun s'y retrouvait, au moins partiellement, et avait intérêt à approuver l'une ou l'autre, toutes étaient passées le même jour. « Vous voulez être libres ? avait-on demandé. Dans ce cas, tout le monde sera libre ou personne ne le sera. » Peu de voix, trop peu en tout cas, s'étaient alors élevées pour dénoncer ce diabolique tour de passe-passe. Des voix vite moquées, stigmatisées, brutalisées, emprisonnées, assassinées. Et si peu pour leur venir en aide.

Puis ceux qui avaient été frappés frappèrent à leur tour. Ils répondirent à la violence par la violence. Le temps des prières avait cessé. Le monde ne s'était pas encore enfoncé dans le chaos. Peut-être cela n'arriverait-il jamais. C'était le fruit pourri porté par la formidable faculté d'adaptation de notre espèce. Quand vous pouvez survivre au pire, vous pouvez vous adapter à tout. Et vice versa. Il y avait beaucoup de sagesse dans cette sentence. De sombres perspectives aussi.

Une heure plus tard, après avoir évité l'hôtel, le robot et moi entrâmes dans une vieille boîte de nuit dont je savais la réputation. Le gérant nous conduisit à une porte dérobée et, au bout d'une vingtaine de minutes de dédales souterrains, nous atterrîmes dans un club underground situé plus de cinq cents pieds sous la surface. Un lieu mythique où se réunissaient ceux que j'appelais « les introvertis ». Ceux qui ne souhaitaient pas étaler leurs perversions au grand jour.

Dont je faisais partie.



J'y passais de longues heures, durant lesquelles j'appris par l'expérience que le gynoïde que j'avais acquis présentait une anatomie en tout point semblable à celle d'une femme. Jusqu'au système nerveux et à la formule sanguine. Aux cris et aux supplications, aussi. Je la finis à coup de burin après avoir placé sa tête dans un étau. Cette fois, c'était certain, elle était bonne pour l'atelier. Mais cela en valait la peine. Je me sentais déjà mieux. Moins tendu. Moins frustré.

Était-ce cela, le bonheur ?

D'aucuns le pensaient. Et je n'étais pas bien loin de le croire moi aussi.

Cinq jours plus tard, en compagnie de ma femelle robot flambant neuve, je pris un taxi pour l'aéroport Mark Twain et m'apprêtais à embarquer avec elle à destination de Djakarta, vol supersonique sans escale. Le gynoïde fit la conversation au chauffeur dont l'accent pachtoune semblait l'intriguer. Je ne pipai mot, trop occupé à dire adieu du regard à la ville aux dix mille noms. Pour ma part, je la saluai par celui sous lequel tous les temps l'avaient connue, bénie ou maudite, aimée ou haïe : Jérusalem.